



Joël-Claude MEFFRE

LA FRONTIÈRE
DE LA MALÉDICTION
OU
LE MUR DE LA PESTE

(Récit d'un marcheur et autres témoignages)

2022

LA PESTE DE 1720-1723 EN PROVENCE ET LE COMTAT VENAISSIN

LE MUR-FRONTIÈRE DE LA MALÉDICTION

CHRONOLOGIE DES FAITS

- 1720 : la peste est introduite dans le port de Marseille par « Le Grand Saint Antoine ».
 - Elle se propage au pays d'Aix, dans le Luberon, jusqu'à Apt.
 - Le vice-légat pontifical d'Avignon décide de construire une ligne sanitaire sur la frontière séparant ses terres du Comtat Venaissin du royaume de France.
 - Le Comtat étouffe économiquement, les communautés de la Durance au Mont Ventoux devant payer la solde des troupes et des médecins.
- Janvier 1721 : disette dans le Comtat.
- Février 1721 : début de la construction du mur sur les Monts de Vaucluse qui s'achèvera en juillet.
Dimensions : 6 pieds de hauteur (1.94m) ; 2 pieds de large (0,65m) ; longueur 18 000 toises (35 km), dont 6 000 avec fossés et parapets de terre et 2000 toises (27 km) de longueur. Ligne gardée par 1000 soldats pontificaux.
- Fin août 1721 : la peste en Avignon. Les troupes françaises s'installent de l'autre côté du mur pour protéger le pays d'Apt.
- Octobre 1722 : la peste s'installe dans le Comtat et s'amplifie jusqu'en juillet 1722. Il est abandonné à partir de 1723.

LE BILAN

En Provence : 105 417 morts (36% de la population).
Dans le Comtat : 8 062 morts (22 % de la population).
Languedoc : 12 597 morts (6,7 % population).
Marseille : 50 000 morts (50 % de la population).



LE MUR DE LA PESTE OU LA FRONTIÈRE DE LA MALÉDICTION

La LIGNE [ou « mur de la peste »] est l'ossature d'une frontière décidée en haut-lieu et construite, pierre par pierre, par de petites gens contraints et pestants. Elle est la trace de territoires morcelés et contrôlés où celui qui va de sa maison à son champ doit franchir une barrière, où celui qui passe et qui traverse est toujours suspect. Les cheminements vers les villages nous mènent à travers la montagne, comme les voyageurs qui tentaient de franchir cet enfermement, colporteurs, bergers, paysans, et vagabonds. (Danièle Larcena, La muraille de la peste, 1993).

Le marcheur chemine sur le sentier qui borde le mur-frontière « de la malédiction » dressé par les communautés pour se préserver de la peste. Il a été reconstruit sur plusieurs kilomètres. C'est donc d'un pas silencieux et concentré qu'il progresse le long de l'ouvrage à partir de son point de départ dans le creux du vallon de Bourbourin, à l'est de Cabrières. Le marcheur avance dans la sérénité du versant au milieu des bois de pins et d'yeuses mêlés d'épineux, de cistes chamarrés, et d'amélanchiers aux fleurs étoilées. Au passage, il replace sur le sommet du mur quelques pierres instables prêtes à basculer. Le rocher de calcaire gris sur lequel le mur s'appuie et par où se profile le sentier est lustré, poli par les pas des marcheurs ; il est comme un miroir des foulées ancestrales. Dans sa lente avancée il imagine avec quel empressement, quelle hâte, les communautés villageoises de Lagnes, Murs, Venasque, emportées dans la tourmente du temps, ont dû fébrilement organiser la mise en œuvre de cette barrière de pierres sur la frontière entre le Comtat Venaissin et le Royaume de France pour faire front à la mort ravageuse.

Février 1721.⁽¹⁾

*Témoignage d'Antoine Ravaux, journalier,
de Cabrières, rapporté par Hugues de Saint-Véran.*

Il fut convenu qu'on iroit monter le mur sur la frontière, ceux de Lagnes et nous, comme il fut ordonné dans tout notre état. Beaucoup des hommes ont rechigné, certains même ont fui, ne voulant se froter aux gens, craignant la contagion... Et par cette froidure qu'il fait, avec le gel, cela ne fut pas de gaieté... Le jour dit, mes deux frères et moi, nous nous rendîmes au lieu prévu avec pelles et pioches où tout devoit comencer, suivis d'une cole* d'enfants en âge de manier l'outil, auxquels étoient joints quelques pauvres vagabonds valides, requis de force pour travailler à l'ouvrage. La garde pétachine** vint prendre son poste dans la soirée, sur la frontière où se feroit la ligne***... On alloit, on venoit dans tous les sens. Les muteliers suivoient derrière, avec paquetages et victuailles... Nous fûmes conduits au couchant du village, au lieu de Bourbourin. Là, fut décidé par l'architecte et les autorités de creuser un fossé large de sept pieds et profond de quatre, venant juste à s'établir au départ du mur qui comenceroit là. Après le fossé, vers le midi, on mettoit une barrière allant jusqu'à la grand route d'Apt, gardée par des hommes en armes venus d'Aix. Une cinquantaine nous fûmes, tout d'abord, à creuser le fossé, tandis que d'autres (les enfants surtout) faisoient plus haut des tas de pierres préparant la montée du mur. Nous creusâmes six jours durant dans la terre gelée. Quelle galère ! L'on rencontra le rocher, par en dessous. On ne pouvoit descendre plus fond. La terre étoit posée sur le bord pour faire des butées. Et nous on s'escrimoit avec les pioches alors que peu vouloient creuser. On s'étoit enchifonné les mains et l'on avoit la goute pendante au nez ! Il fut fait grand feu sur le bord où l'on s'y tenoit un long tems tout autour ! Puis est venu l'échevin disant que les docteurs pensoient que le froid sembloit bien pouvoir retenir la contagion qui fit tant de ravages en janvier par devers Apt.

* Cole : occitan-provençal : « còla » = troupe, bande, équipe.

** Garde pétachine : garde papale dans le Comtat Venaissin.

***La ligne : nom donné par les communautés au mur de séparation.

(1) Ce « témoignage », ainsi que ceux qui suivent sont le fruit de mon imagination, ainsi que le nom du « rapporteur ».



Le mur qui fut conçu était ainsi une ligne séparatrice et fuyante, un trait précipitamment tiré au milieu des territoires communautaires, dans le désert des garrigues, sous un ciel de démente, enfermant, prostrant sur eux-mêmes femmes, hommes, enfants, vieillards, pour tenir à distance le foudroiement insidieux de la contagion. Le marcheur sait combien ce grossier empilement de pierres laborieusement

posées l'une sur l'autre, plein d'interstices et de jours, ne fut au bout du compte qu'un dérisoire barrage sanitaire. Il subsiste aujourd'hui, implanté de par la paix des collines, œuvre de transparence que l'on peut traverser comme à travers un miroir temporel, dont l'en-deça et l'au-delà de la limite a perdu tout sens. Ce méta-mur demeure comme une forme de mémoire indurée dans la conscience collective.

Mars 1721.

Témoignage de Barthélémy Jordan, laboureur, de Lagnes, rapporté par Hugues de Saint-Véran.

Une semaine qu'elle souffle, la bise, à décorner les bœufs, là-haut, sur la crête, alors qu'on a tracé le passage du mur, que nous montons, pierre après pierre... Et le maître du chantier, voilà qu'il nous a dit : « Cela va pas assez promptement ! »

Il a bien vu, pourtant, que nous n'avancions plus, parce que autour du chantier, toutes les pierres ont été ramassées.

Qu'il fallait maintenant, aller de par la Grande Combe, en chercher, pour en charger les tombereaux ! Et puis sous ce vent, par le froid qui nous mord les orteils...

Faut les faire tenir, les cailloux, les uns sur les autres, sans que l'on mette du mortier... Et sur la crête du mur, pour poser les pierres, faut y aller avec des échelles qu'on a fait avec les branches des chênes-verts...



Ces pierres, biscornues, pas facile de les conjoindre pour faire que le mur tienne droit ! Le vent, le sauvage, il bascule par terre de nos pierres, sur la crête de l'ouvrage.

L'autre jour, il en est tombée une sur le pied de Siffren, mon voisin de Cabrières, qui avoit de mauvaises chaussures. En hâte, on l'a ramené à sa maison de Lagnes... Il gémissait !

Les soldats de la garde pétachine, ils nous taquinent. On les voit se geler dans leur abri, se dandiner d'un pied sur l'autre, s'amoullouner* dans les coins où le vent passe...

On n'est pas payés bien lourd pour ce boulot de murassier. Cela a été dit à l'envoyé d'Avignon !

On se tient plus...

*S'amoullouner : occitan-provençal «s'amolonar» = « se peletonner », « se blottir ».

Le sentier franchit l'ombre de la paroi qui s'allonge sous les pas du marcheur. Un instant, celui-ci reprend son souffle et porte attention à l'ajustement consciencieux des pierres et bris de roche disposés à sec par les maçons bénévoles qui ont restauré le mur. Il se dit que la frontière-fantôme qu'il matérialise n'a plus ni intérieur ni extérieur, ni dehors ni dedans, et que de part et d'autre, le même ample silence règne également sur tous ces lieux de garrigue, cependant que se répand dans l'air chaud de septembre l'intense parfum des humus et que des volées de jeunes pins qui prolifèrent dans les éclaircies ont envahi les ruines des guérites qui furent construites le long du mur-limite où les soldats en poste montèrent une garde inquiète.



Avril-Mai 1721.

Témoignage de Genest, charretier de la communauté de Murs, rapporté par Hugues de Saint-Véran.

Quarante toises de mur monté sur la frontière, d'après le maître du chantier, plus trois guérites pour les soldats ! On avance !

Il a fallu quérir des pierres au vallon de la Peyrière, pour ajouter aux autres. Des femmes de Venasque ont chargé huit tombereaux ; on a emprunté les mulets aux gens de Murs.

Ordre a de même été donné de prendre les lauzes aux restanques abandonnées sur les pendents du Mont Cassieu.

Quel travail ! Fallait des hommes en plus...

J'avais mon gros tombereau pour porter à l'ouvrage un chargement. Le chemin sur le rocher étoit mauvais ; dans un trou sur le rocher, une roue s'est rompue. Il a fallu tout revider et recharger dans une autre benne.

On sua sang et eau ! C'était la poisse ! La garde est venue aider. Qui payera le charron pour refaire ma roue ?

Les échevins de Cabrières, de Venasque, et Monsieur le viguier avec un envoyé d'Avignon, ils sont venus voir les travaux menés par l'architecte. Ils nous dirent que nous, les murassiers et les maçons, serions payés plus tard, parce que les portes d'Avignon alloient être fermées. Ils craignaient. Tous étaient inquiets, falloit aller vite.

On disoit que la peste, si l'on en n'entendoit parler, c'est qu'elle alloit sans doute porter ses coups là où l'on ne s'y attend pas. Cela nous a consternés. On dormit mal, la nuit, par la chaleur, là-haut sur les collines. En attendant, mon tombereau, dans le chemin, il servoit plus à rien.

Par Dieu ! Que de malheurs !

Le marcheur a longé le mur jusque sur le haut du plateau où prend fin sa reconstruction. C'est le temps de la halte. Il s'assoie sur une large dalle de calcaire chauffée par le soleil et découvre un vaste paysage autour de lui : au nord, le Ventoux, montagne d'émeraude couronnée d'un délicat voile de brume ; face à lui, au levant, le bossellement des monts de Vaucluse que borde, au sud, l'échine sombre du Luberon. Au-dessus du pays, se dilate l'orbe du ciel d'un bleu écru où paissent quelques nuages brillants, ronds et dodus qui se suivent avec nonchalance. Au-delà, et prolongeant la partie restaurée, la ligne du mur-frontière se devine là-bas ; elle n'est plus qu'un vague amoncèlement de pierres se confondant avec le sol rocheux au milieu de la lande épineuse. Elle se continue par-delà plateaux et versants jusqu'au Pas du Viguier, à Monieux, à des kilomètres vers l'est, où, à l'époque, il avait été décidé qu'il s'acheverait. Partout l'air est saupoudré d'une douce lumière d'automne qui infuse en lui en même temps qu'il songe à cette remarque de D.H. Lawrence : « je lèverai mes yeux jusqu'aux collines d'où me vient ma force ». Garder les yeux levés sur ce monde de collines et de monts emmêlés où s'enfouissent toutes traces des drames anciens, c'est se conforter dans la fidélité à la totalité de la terre habitée.

Juillet 1721.

Témoignages des murassiers des communautés de Méthamis et Murs, près du point de terminaison du mur-frontière, à Monieux.

Rapportés par Hugues de Saint-Véran.

Nous, gens de Monieux, falloit achever le mur jusqu'au Pas du Viguier où il prenoit fin. Nous étions dix hommes et deux autres maçons venus de Saint-Jean-de-Sault. Faisait bien chaud ce jour-là ! Nous eûmes un différent avec ceux de Méthamis : personne ne savoit dire où devoit passer la frontière, et rien n'était marqué, là nous devions monter le mur. Comment continuer la besogne ? Tout fut arrêté. Deux jours de tems, qu'on se disputa à ce propos : les uns disant qu'il falloit tirer le mur derrière les trois gros chênes, d'autres qu'il devoit passer plus bas, au levant de Pié Cougu. On s'est allègrement charpignés*. Après, on s'est mis à l'ombre en attendant que ne vienne le contrôleur avec le plan . Il vint seul, l'architecte étant resté à Carpentras. Il

calcula, tourna, chercha. Il ne savoit se prononcer, ne sachant pas lire le plan. On s'est moqués de lui, on l'a houspillé. Tant de tems perdu... ! On a dormi quelques journées de plus de plus sous la futaie près de la source de la Font de Faraud, en attendant que l'architecte, en hâte, parvienne à nous tirer d'affaire. Il s'est amené, maugréant, accompagné de l'échevin de Monieux. Il a tracé le passage de la frontière, là où l'on pourroit poser la base du mur à terminer. Mais le maçon-traceur n'étoit pas là. Nous apprîmes qu'il fut pris par les gardes, accusé de contrebande avec ceux de Mazan... Ils fut mis à l'ombre, paraît-il, dans les caves de la maison du Marquis... .

... Vers le mi-juillet, on paracheva le mur, au gros de la chaleur, plus deux guérites et quelques cabanes pour les soldats, du côté du Comtat, qu'il a fallu faire d'une grande largeur. Le curé de Monieux, vint bénir l'ouvrage, avec tous nos hommes. Il y avait Monsieur le Viguier et l'envoyé du légat, et l'architecte. Mille hommes en armes de la pétachine, à ce qu'on dit, s'installa ensuite tout du long du mur depuis Cabrières.

*Charpigner : occitan-provençal charpinhar = « houspiller, taquiner », « inquiéter ».

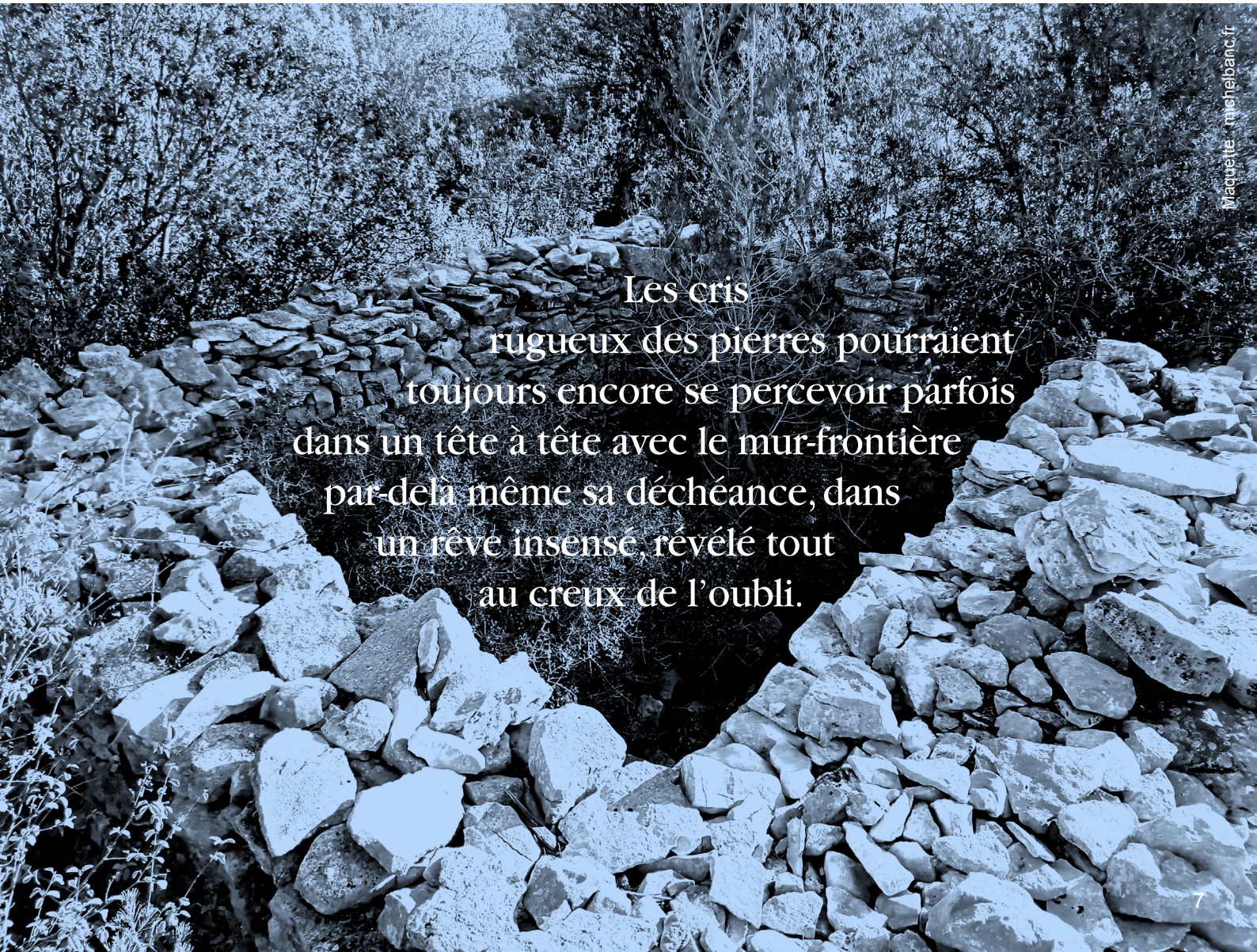


Août 1721.

La peste s'établit à Avignon.

« Dès lors, le Comtat fut consigné pour toute la France. La Provence contre laquelle nous nous étions gardé avec tant de soins et de dépenses, se garda à son tour contre nous. Les troupes de France vinrent occuper le même poste (le long du mur) en se servant contre nous de la muraille que nous avons construite.»

(Chronique du temps).



Les cris
rugueux des pierres pourraient
toujours encore se percevoir parfois
dans un tête à tête avec le mur-frontière
par-delà même sa déchéance, dans
un rêve insensé, révélé tout
au creux de l'oubli.